

THÉÂTRE
DES BOUFFES
DU NORD

TRAVIATA

VOUS MÉRITEZ UN AVENIR MEILLEUR

-

Revue de presse

Mise à jour en cours

Article sélectionné dans
la matinale du 22/09/2016 [Découvrir l'application](http://ad.apsalar.com/api/v1/ad?re=0&st=359392885034&h=5bf9bea2436da250146b6e585542f4e74c75620e) (http://ad.apsalar.com/api/v1/ad?re=0&st=359392885034&h=5bf9bea2436da250146b6e585542f4e74c75620e)

Judith Chemla enchante « La Traviata »

LE MONDE | 23.09.2016 à 06h35 • Mis à jour le 23.09.2016 à 07h28 | Par Marie-Aude Roux



Florent Baffi et Judith Chemla dans « Traviata », de Benjamin Lazar d'après Verdi aux Bouffes du Nord à Paris. PASCAL VICTOR/ARTCOMART

Ils avaient intérêt à réussir leur coup, les aventuriers de cette *Traviata*, *vous méritez un avenir meilleur*, qui tournera dans vingt-deux villes de France, après avoir enchanté le Théâtre des Bouffes du Nord à Paris jusqu'au 15 octobre.

Personne ne leur aurait pardonné de toucher à un cheveu du plus célèbre des opéras de Verdi si cela avait été pour lui crêper le chignon ou simplement lui décolorer le capillaire. Mais non. Ce à quoi nous avons assisté, ce samedi 17 septembre de première, est de pure grâce, un moment magique, rare, où théâtre et musique – et humanité – empruntent le couloir ascendant d'un souffle unique. Celui viscéralement condamné à l'extinction de la courtisane Marie Duplessis, alias Marguerite Gautier, *Dame aux camélias* pour Alexandre Dumas fils en 1848, reflleurissant cinq ans plus tard en Violetta Valéry via Verdi sur la scène vénitienne de La Fenice.

LA MÉTAPHORE
VÉGÉTALE QUI
RÉGIT LA MISE EN
SCÈNE DE
BENJAMIN LAZAR
EST AUSSI
LÉGÈRE ET
ENTÊTANTE
QU'UN PARFUM

La métaphore végétale qui régit la mise en scène de Benjamin Lazar, entre vases de fleurs desséchées et bac à compost, est aussi légère et entêtante qu'un parfum – la fragrance d'une haleine aimée évanouie, la vague odeur de la mort dans un jardin d'antan. Et pourtant, cette Violetta vit, aime, souffre et s'accroche.

Passé le fastidieux démêlé des fêtards pris dans les rets d'une vaste prison de tulle – métaphore de la maladie et de la morale bourgeoise qui enserrent l'héroïne –, les puissantes amours de Violetta et d'Alfredo pourront s'épanouir.

Rien ne manque à la trame du drame verdien (Judith Chemla ne manque pas d'air, qui chante tous ceux de l'opéra), trouée ou parsemée avec à-propos, humour ou gravité de digressions théâtrales issues du roman ou de son adaptation à la scène de 1852.

Lire l'entretien avec Judith Chemla : « J'avais besoin de vertiges »
(/festival/article/2016/09/12/judith-chemla-ou-l-art-total_4996119_4415198.html)

L'incursion de ce réel de l'époque, parfois irrésistiblement prosaïque (les préparatifs de la fête de Flora et son cocktail de pilules fourni par un médecin dealer), constitue des moments de respiration savoureux dans la forme codifiée de l'opéra.

Côté musique, on sent que chaque note de la partition est aimée et choyée. A cet égard, son adaptation pour huit instruments – flûte, clarinette, cor, trombone, violon, violoncelle, contrebasse et accordéon – par Florent Hubert et Paul Escobar est un bijou de poésie, d'émotion, de second degré parfois et de justesse dramaturgique.

Entre éclat et murmure

Il y a d'abord Judith Chemla. Belle, forte, puissante, fragile, évanescence, diaphane. Tout cela à la fois, qui n'explique pas ce miracle de chair (un peu), d'os (beaucoup) et d'âme (passionnément), ce regard si rempli de songes qu'il en semble orbital, entre apparition et incarnation. La voix est prenante, presque trop puissante pour ce corps d'elfe. Une voix entre éclat et murmure, violence et renoncement, qui n'esquive pas les difficultés d'un rôle réputé l'un des plus exigeants du répertoire.

Et puis il y a tous les autres, chanteurs et musiciens. Une pléiade d'artistes si investis qu'on en a parfois les larmes aux yeux, l'Alfredo incisif et tendrement maladroit de Damien Bigourdan, la Flora délurée d'Elise Chauvin, le Germont compassionnel de Jérôme Billy. Sans parler des instrumentistes, qui jouent sans partition (une performance), si précisément intégrés à la mise en scène, rendus si intelligemment nécessaires par Benjamin Lazar qu'on se prend à suivre chacun d'entre eux comme des personnages, à commencer par le formidable violon de Marie Salvat.

Si *Traviata*, *vous méritez un avenir meilleur* est sans doute l'un des spectacles les plus aboutis présentés ces dernières années au Théâtre des Bouffes du Nord, c'est parce que la musique ne sert pas de prétexte au théâtre (c'était notamment le cas du très plébiscité *Crocodile trompeur/Didon et Enée* d'après Purcell de Samuel Achache et Jeanne Candel). Benjamin Lazar est un être qui n'a pas cette présomption, dont la délicatesse touche et émeut. L'espace de deux heures, il a fait de

nous non plus des spectateurs jouisseurs et compassionnels,mais bel et bien des amoureux, blessés au point d'en mourir.

Traviata, vous méritez un avenir meilleur. D'après *La Traviata*, de Giuseppe Verdi, conception Benjamin Lazar, Florent Hubert, Judith Chemla. Avec Judith Chemla, Damien Bigourdan, Elise Chauvin... Marie Salvat (violon), Myrtille Hetzel (violoncelle), Bruno Le Bris (contrebasse), Renaud Charles (flûte), Axelle Ciofolo (clarinette), Sébastien Llado (trombone), Gabriel Levasseur (accordéon), Benjamin Lazar (mise en scène), Florent Hubert et Paul Escobar (arrangements et direction musicale). **Théâtre des Bouffes du Nord** (<http://www.bouffesdunord.com/fr/la-saison/traviata>) , 37 bis boulevard de La Chapelle, Paris 10^e. Jusqu'au 15 octobre. Et en tournée dans vingt-deux villes de France du 12 novembre au 5 mars 2017.

LA CHRONIQUE D'ARMELLE HÉLIOT - *Traviata* aux Bouffes du Nord, *L'Interlope* au Studio du Français, ou quand les acteurs déploient leur talent pour la musique.

Elle est miraculeuse. Elle est la musique. Elle ne joue pas, elle n'interprète pas, elle n'incarne pas. Elle est au-delà, elle est la musique, elle est le chant, elle est Violetta. Pâle visage, souple silhouette, regard fiévreux, Judith Chemla bouleverse et impose sa lumineuse présence au cœur de cette très particulière *Traviata*, d'après Giuseppe Verdi. La comédienne et chanteuse a d'ailleurs travaillé, avec Benjamin Lazar, qui met en scène, et Florent Hubert, qui signe avec Paul Escobar les arrangements et la direction musicale, à la conception du spectacle.

De même que dans *Didon et Énée* de Purcell, donné également aux **Bouffes du Nord**, chanteurs et musiciens sont mêlés, sur le plateau, à fleur de public. L'image initiale symbolise cette fusion: tous les artistes, huit instrumentistes, cinq comédiens-chanteurs, pris dans un grand tulle comme dans un mauvais rêve, un voile de jardinage qui est aussi linceul à venir. Les artisans du spectacle sont allés puiser dans le roman et dans la pièce d'Alexandre Dumas fils, dans la vie vraie de Marie Duplessis pour retenir des scènes très macabres, telle celle de l'ouverture du tombeau. Audacieuse, concise, l'adaptation n'abîme en rien l'ouvrage de référence. La recherche musicale est passionnante et subtile. Chacun se fond dans le jeu d'ensemble, homogène et fluide, dans cette histoire cruelle et pathétique. Face à Judith Chemla, sublime d'audace, de sophistication, de fraîcheur mêlées, l'Alfredo de Damien Bigourdan, toute fougue inquiète, qui comprend trop tard le sacrifice de la jeune femme aux candeurs d'enfant, ou le sévère puis très humain père de Jérôme Billy, l'autorité du médecin de Florent Baffi, la grâce enjouée d'Élise Chauvin en Flora et Anina. Tous les musiciens mériteraient d'être cités, telle la merveilleuse violoniste Marie Salvat. Un travail risqué mais parfaitement conduit et très convaincant.

Le Théâtre

Traviata, vous méritez un avenir meilleur

(Veni, Verdi, vici)

MAIS comment fait-elle ? Comment fait-elle pour être ainsi, un peu lasse, l'œil cave, l'air d'être revenue de tout, juste un peu malade, ne ressemblant en rien à la Traviata telle que l'a fixée la légende, ni à la Dame aux camélias des clichés, mais faisant surgir devant nous la vraie Marie Duplessis, inspiratrice de ces figures mythiques, gracieuse et belle, qui coucha avec Dumas fils et bien d'autres, et que travaillait le goût frénétique de la fête, « *je veux vivre des plaisirs toujours nouveaux* » ?

Oui, comment fait donc Judith Chemla pour avoir ce jeu si naturel qu'on n'a pas l'impression d'avoir affaire à une courtisane du XIX^e siècle réinventée pour la scène, mais à une jeune femme libre et perdue d'aujourd'hui ? Et pour passer du parlé (en français) au chanté (en italien) sans que cela paraisse saugrenu, sans que cela semble lui coûter le moindre effort ? Entre deux répliques, soudain, de sa gorge jaillit un chant puissant qui vous saisit, vous tord

et donne l'impression qu'il lui est venu là, à l'instant, que jamais elle n'a dû le répéter mille fois... Pour interpréter sa « Traviata », Verdi cherchait « *una donna di prima forza* » : Judith Chemla est celle-là.

Et l'on dirait que son éblouissante aisance gagne les cinq autres comédiens-chanteurs, dont son partenaire Damien Bigourdan, parfait Alfredo, et les huit instrumentistes, que Benjamin Lazar, le metteur en scène, a sortis de la fosse pour les jeter sur le plateau. Belle trouvaille ! On les voit croiser les comédiens, les frôler, les interpeller d'un air de clarinette ou de violon, chanter parfois, jouer même des rôles à part entière, et, eux aussi, c'est comme si la musique leur venait à l'instant, même pas besoin de partition, elle paraît naître sur

scène, spontanément (direction musicale : Florent Hubert). Inoubliable image : Violetta chante l'amour, une violoniste l'accompagne, qui lui tourne le dos, et voilà que Violetta s'en approche et, posant sa tête sur son épaule et l'enlaçant, poursuit son chant...

Théâtre ou opéra ? Les deux se mêlent en toute liberté, et le miracle est que ce qu'il peut y avoir d'empesé à l'opéra ici s'évanouit. Fluidité, vivacité, rires et drames, un rien d'ironie et de distance : c'est la vie même qui est sur scène. La mort, pourtant, rôde dès les premières images, dès cette fête inaugurale que donne Violetta, où, doucement cynique, elle rembarre Alfredo, son soupirant : « *Je ne sais pas aimer.* » Tout le génie populaire de Verdi éclate au long de ces deux heures de pur

bonheur, sa capacité à nous toucher au plus profond, avec simplicité. Les grands airs de « La traviata » sont là, les grandes scènes, les grands thèmes et les grands élans : le bruyant tapage de la vie vide, l'amour qui fait peur et qu'on accepte enfin, l'amour qui s'épanouit en une fête tranquille, l'irruption de la bêtise bourgeoise qui va tout briser, la fragilité de la vie...

Pas d'artifice, pas de vidéo, pas d'épate à grands moyens : juste quelques accessoires, de la fumée, des tulles, et des vases en verre qui envahissent la scène, propageant leur verdure et leurs fleurs pâles et rouges annonciatrices de la mort, jusqu'à la scène finale, végétale, d'une beauté à pleurer. Un enchantement.

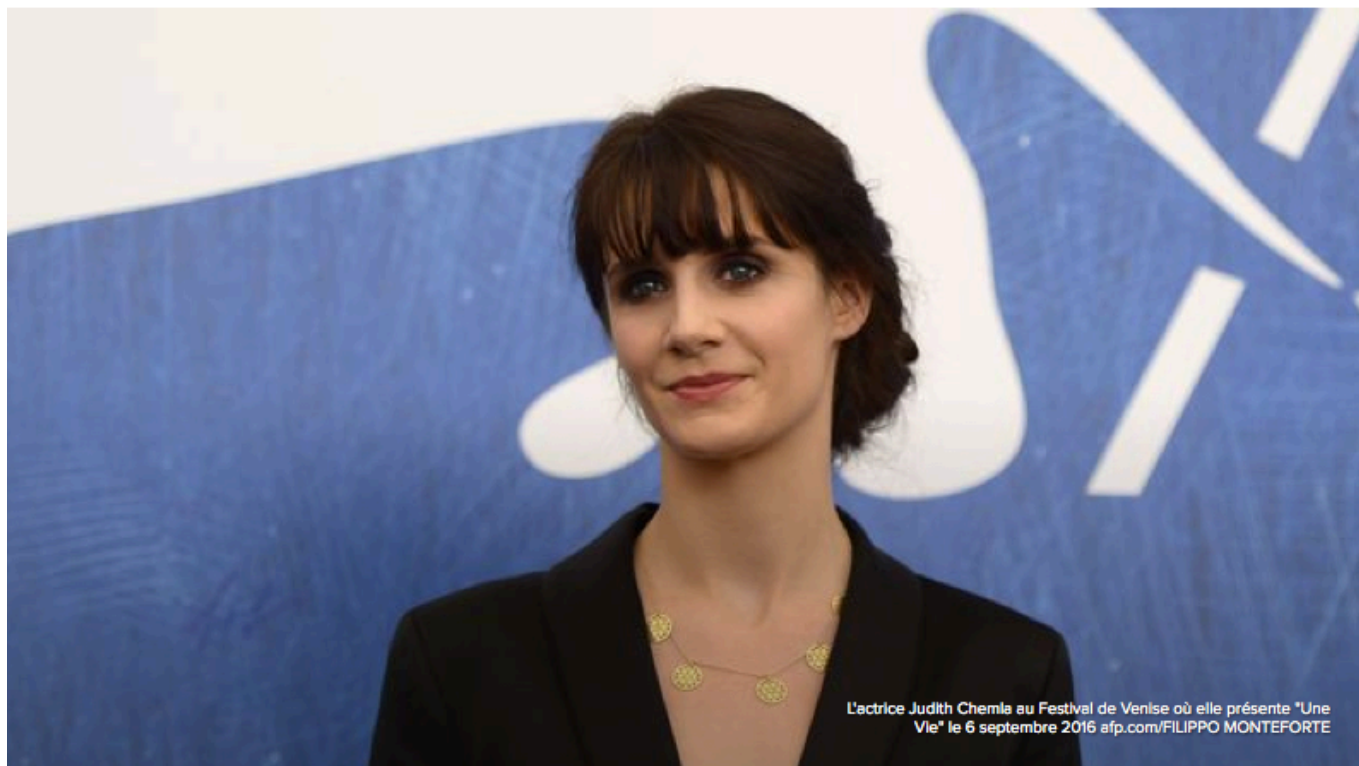
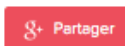
Jean-Luc Porquet

● Aux Bouffes du Nord, à Paris.

Une "Traviata" de poche mais de haut vol avec Judith Chemla

Actualité / Culture / Par AFP , publié le 20/09/2016 à 08:09 , mis à jour à 08:09

2
partages



L'actrice Judith Chemla au Festival de Venise où elle présente "Une Vie" le 6 septembre 2016 afp.com/FILIPPO MONTEFORTE

Paris - Huit musiciens et cinq chanteurs, dont l'incandescente Judith Chemla, réussissent un petit miracle: recréer l'exubérance du grand opéra de Verdi "La Traviata" dans le cadre intime des Bouffes du Nord.

La courtisane Marie Duplessis, alias la "*Dame aux camélias*" d'Alexandre Dumas fils qui avait inspiré à Verdi sa Violetta, palpite là sur scène, à quelques mètres des spectateurs assis en arc de cercle dans le théâtre légendaire de Peter Brook.

Chaque pincement de corde, chaque soupir de Judith Chemla, qui se meurt d'amour autant que de "*consomption*", comme on disait à l'époque pour la tuberculose, s'entendent jusqu'aux derniers rangs dans ce concentré d'émotion qu'est "*Traviata*".

L'acoustique exceptionnelle du lieu en fait un écrin de choix pour de nombreux spectacles musicaux, depuis la fameuse "*Flûte enchantée*" créée par Peter Brook en 2010.

"*Traviata, vous méritez un avenir meilleur*" est emblématique de ce "*mariage amoureux entre musique, théâtre et opéra*" que défendent ses actuels dirigeants, Olivier Mantei et Olivier Poubelle.

Le spectacle d'à peine deux heures fait à la fois entendre les airs céléberrimes de Verdi et le roman de Dumas, mélangeant avec brio passages chantés et parlés, tout en dépoussiérant singulièrement l'oeuvre du 19^e siècle.

Le spectacle s'ouvre sur une fête d'aujourd'hui, où les "*hipsters*" carburent à d'étranges cocktails en jouant à cache-cache dans une serre recouverte d'un voile de gaze blanche.

L'ambiance vénéneuse du roman est présente d'emblée dans la profusion des fleurs coupées, les excès d'une vie qu'on brûle par les deux bouts. Les musiciens (violin, violoncelle, accordéon, trombone, cor, contrebasse, clarinette, flûte) jouent debout, perchés ou allongés, et chantent aussi dans le chœur.

Judith Chemla, peau diaphane et taille de guêpe, trouve des ressources insoupçonnées pour chanter l'allégresse comme le désespoir, passant avec une maestria époustouflante du langage parlé au chant.

La comédienne, qui sera à l'affiche en novembre de "*Une vie*", de Maupassant réalisé par Stéphane Brizé, a suivi une double formation de théâtre et de chant lyrique (Conservatoire d'Aubervilliers). Elle a déjà chanté/joué dans un spectacle musical drolatique donné aux Bouffes du Nord en 2013, "*Le Crocodile trompeur/Didon et Enée*" (Samuel Achache, Jeanne Candel et Florent Hubert).

Florent Hubert, comédien et musicien, est de nouveau à la manoeuvre pour cette "*Traviata*" avec le metteur en scène Benjamin Lazar, rompu à l'opéra, et Judith Chemla.

Le spectacle, donné jusqu'au 15 octobre à Paris, partira ensuite en tournée dans toute la France.

THÉÂTRE

JUDITH CHEMLA, DE LA COMÉDIE À VERDI



COMME ÇA LUI CHANTE

Après les planches, le cinéma et le spectacle solo, Judith Chemla se lance dans une adaptation théâtrale de La Traviata. Un projet dans ses cordes, la musique ayant toujours rythmé sa vie d'actrice.

Par Aurélien Ferenczi

Photo Jérôme Bonnet pour Télérama

Dans un café de la rue de Belleville, au cœur de l'été parisien, elle se couvre d'un châle rose puis se découvre, agite pas mal les bras, ce qui lui donne une belle envergure : grande fille brune, Judith Chemla se raconte avec feu et avec foi, regard très bleu et sourire en coin. Cette jeune femme de 31 ans ne fait pas les choses à moitié et on ne la cantonnera pas à un seul emploi. On l'a vue, sur scène, jouer les funambules trompe-la-mort (un pied cassé pendant la préparation de son spectacle solo, *Tue-tête*, en 2010), chanter du Purcell d'une voix divine (le succès du *Crocodile trompeur*, créé en 2013), puis incarner la « jeune fille » Violaine, héroïne de Paul Claudel, avec un mélange particulier de profondeur et d'espièglerie.

Sur grand écran, pareillement : elle plongeait nue dans la piscine de *Camille redouble* (2012, qui lui valut une nomination aux César) ou franchissait pudiquement les étapes du deuil d'un être cher dans *Ce sentiment de l'été* (2015). A chaque fois, dans l'exubérance comme dans la peine, à la scène comme à la ville, elle garde sa singularité : une façon d'être à la fois intense et enfantine, chargée et aérienne. « Je l'avais remarquée alors qu'elle était au Conservatoire national d'art dramatique, raconte Yves Beaunesne, qui l'a dirigée dans *L'Annonce faite à Marie*. Quand quelqu'un arrive à passer le cap de l'école – que j'appelle un cimetière de muses – tout en gardant son innocence, et même pour elle quelque chose de l'ordre du cristal, c'est remarquable, il ne faut pas laisser pas »

À la scène comme à la ville, elle garde une façon d'être à la fois intense et enfantine, chargée et aérienne.

» *ser ça.* Pour le metteur en scène, c'est le goût et la pratique de la musique qui font la différence : « *Judith est une musicienne hors pair, et elle a compris que la musicalité de la langue claudélienne permettait d'accéder à des états de grâce insoupçonnables. De plus, le travail qu'on a fait lors de ce spectacle sur le chant et les compositions musicales a été capital. Judith a une soif de spiritualité, quel que soit le nom qu'on met dessus, et la spiritualité s'accompagne toujours de musique.* »

C'est encore du théâtre musical qui occupe aujourd'hui la comédienne, avec *Traviata*, vous méritez un avenir meilleur, version épurée de l'opéra de Verdi pour six acteurs et huit instrumentistes. Elle en partage la conception avec le metteur en scène Benjamin Lazar, et le comédien et musicien Florent Hubert (l'un des trois coauteurs du *Crocodile trompeur*). « *Il y a longtemps que je pense à La Traviata, j'en travaille des airs depuis que j'ai 20 ans, explique Judith Chemla, qui a mené de front l'apprentissage du chant et de l'art dramatique. Les émotions que traverse la musique de Verdi sont d'une grande pureté et d'une grande vérité. On a envie de pleurer, c'est immédiat !* »

Le retour aux sources, la quête de la vérité sont les lignes directrices de cette adaptation : « *Il s'agit de trouver la vraie personne sous l'archétype : la courtisane Alphonsine Plessis, qui s'est rebaptisée Marie Duplessis. Elle a inspiré à Dumas fils sa Dame aux camélias et à Verdi sa Violetta. Alphonsine est morte à 23 ans. Ce qui m'a toujours saisie, c'est sa façon de tout brûler, une ivresse de vivre plus forte que tout. Et aussi qu'elle ait accepté le sacrifice de son amour, à la demande de la famille de son amant : croire à quelque chose de plus grand que la satisfaction de la vie matérielle, garder intacte l'idée d'un amour qui n'est pas mis à l'épreuve de la vie, je trouve ça très beau.* »

Le jour de l'interview, Judith Chemla et ses camarades peaufinent encore ce qui sera un spectacle parlé-chanté, espérant toujours, par exemple, se passer des sous-titres sur les airs en italien. Pourrait-elle chanter *La Traviata* sur une vraie scène d'opéra ? « *Je ne sais pas. Pousser ma voix me ferait perdre une certaine légèreté, la pression de l'exécution m'en traverserait...* » Mais ils créent « leur » *Traviata* au Théâtre des Bouffes du Nord, à Paris, et ce spectacle est, parmi d'autres,

l'un des lointains héritiers de *La Tragédie de Carmen*, que Peter Brook y avait monté. « *Ce lieu fait sans doute son histoire par lui-même ! Son dépouillement pousse à aller au cœur des choses, à mettre l'opéra à nu, comme Brook l'avait fait.* »

A 14 ans – elle a souvent raconté l'anecdote –, elle voit son prof de français bouger tables et chaises, créer un espace de jeu, et c'est « *la révélation de la liberté. Je me suis dit que la vie était dingue.* » Elle se met alors à réparer, plus ou moins consciemment, l'empêchement fait à ses parents : sa mère voulait être danseuse mais, peu soutenue par sa famille, s'est tournée vers le droit et l'enseignement ; son père, violoniste « *un peu rebelle* », a davantage trouvé la reconnaissance à l'étranger qu'en France. « *Une dynastie d'artistes contrariés... Mon père a souvent pensé qu'il était passé à côté de quelque chose. Moi, je ne veux passer à côté de rien !* » Enfant puis ado, elle regarde Camille Claudel, à la télévision, et le film la fait toujours pleurer. « *Je ne savais pas encore pourquoi la puissance émotionnelle d'Adjani me touchait à ce point. Mais c'est comme un chant, un torrent, quelque chose qui s'ouvre. On voit que ce n'est pas une composition : elle se livre, elle donne sa vie. Est-ce qu'il faut sacrifier quelque chose pour donner autant ? On peut se fourvoyer, aussi, avec cette pensée...* »

Bien plus tard, après le Conservatoire, puis un passage court, mais remarqué, à la Comédie-Française (on l'a aimée, notamment, dans *La Grande Magie*, d'Eduardo De Filippo), une autre révélation la saisit alors qu'elle répète *De beaux lendemains*, d'après Russell Banks, sous la direction d'Emmanuel Meirieu. « *On avait travaillé comme s'il s'agissait d'un témoignage face caméra. Et moi qui faisais jusque-là du théâtre pour sortir de moi-même, faire la folle, j'ai été tout à coup comme traversée par un courant profond. J'avais l'impression de me dénuder pour sentir les mouvements souterrains de l'histoire que je racontais, de l'humain que j'incarnais.* » L'analogie maritime taraude. Quand elle chante, elle imagine que « *c'est comme du surf : on est relié aux grands sentiments, aux grandes émotions comme si on était porté par les courants.* »

Depuis, elle trouve « *incroyable de rentrer dans des destins, dans des histoires. C'est comme une façon de me donner : tout ce que j'ai éprouvé sert à redonner vie ailleurs, c'est beau comme une offrande !* ». Elle prend l'exemple du film de Stéphane Brizé qu'elle a tourné l'an passé, *Une vie*, d'après le roman de Maupassant, son premier « grand premier rôle », récit du destin brisé d'une femme trompée. « *Quand Brizé filme mon personnage, dont l'existence ne vaut rien, que personne ne regarde, il l'aime : et c'est comme s'il disait aux gens seuls, aux êtres brisés, qu'ils pouvaient être regardés, qu'on est avec eux. C'est magnifique...* »

La mystique n'est pas loin ? « *Ah ! je vois le portrait que vous allez faire, une illuminée...* » On n'ira pas jusque-là, mais il y a chez elle, en plus d'une « *confiance dans la vie, qui est une foi* », une morale du geste artistique : « *A force d'œuvrer à créer de belles choses, on prend le pouvoir sur son existence...* » Elle ne parle pas de carrière, ni de faire des choix, mais plutôt de « *construire avec [ses] petites mains* ». En gardant l'initiative et la liberté d'expérimenter : il lui reste un souvenir triste de *Tue-tête*, son « *seule en scène* », marqué par l'influence un peu trop directive de James Thierrée, avec qui elle partageait alors sa vie et a eu un fils. « *Quand on ne réussit pas quelque chose, il se passe autre chose* », dit-elle dans un sourire. Son élan de vie, ses longs cheveux noirs, son œil qui brille la font alors ressembler à Françoise Dorléac. On le lui dit, elle rougit presque. « *Mais non, je ne suis pas aussi belle qu'elle...* » ●

À VOIR

Traviata, vous méritez un avenir meilleur, d'après l'opéra de Verdi.

Du 17 septembre au 15 octobre, Théâtre des Bouffes du Nord, Paris 10^e. Tél. : 01 46 07 34 50. bouffesdunord.com

Une vie, de Stéphane Brizé, en compétition à la Mostra de Venise, en salles le 23 novembre.